

Marc Desgrandchamps – Xiao-Fan Ru

Des paysages mouvants

« Dans la vie il y a des cactus, moi, je me pique de le savoir... », ainsi commence la chanson de Jacques Dutronc. Marc Desgrandchamps peint parfois des cactus, et Xiao-Fan des végétaux étranges qui, de temps en temps, peuvent y ressembler.

En 2000, l'historien de l'art Daniel Arasse avait intitulé *On n'y voit rien* son petit traité pour regarder les tableaux, réfléchir et tenter de voir ce qu'il y avait à y voir. Il ajoutait sa clé de lecture à l'édifice proposé par ses confrères en étudiant quelques œuvres panthéoniques, des *Ménines* de Velazquez à l'*Olympia* de Manet. Depuis Duchamp, on répète à l'infini que c'est le regardeur qui fait l'œuvre et tout morceau de peinture – qu'il soit abstrait ou figuratif – donne lieu à de multiples interprétations.

Qu'y a t'il de commun entre la peinture de Marc Desgrandchamps (né en 1960 à Sallanches, en Savoie, en France) et celle de Xiao-Fan Ru (né en 1954 à Nankin en Chine et installé à Paris depuis 1983) ?

Ils ont tous les deux fait leurs études aux Beaux-Arts de Paris, mais ne se sont pas rencontrés et n'ont pas travaillé dans le même atelier. C'est dans les années 1990 que leurs chemins se sont croisés, mais ils exposent pour la première fois ensemble.

On trouve dans leurs tableaux présentés à Pékin quelques morceaux de ciel bleu, un peu de nature, quelques oiseaux, des personnages. Mais chez l'un, Marc Desgrandchamps, les figures sont « vues en transparence sur un paysage mouvant », tandis que chez l'autre, Xiao-Fan Ru, elles s'inscrivent fortement, de manière apparemment réaliste.

On l'a dit de commun, il y a les cactus, mais...

Marc Desgrandchamps a retenu pour l'exposition trois grands motifs (récurrents dans son travail) que sont le cheval, la figure féminine et le paysage. Pour lui : « Il n'y a pas de sujet du tableau, il n'y a que des motifs ; la forme picturale qui est la mienne se nourrit de cet entremêlement de différents états, à

partir d'un monde commun qui se fragmente et apparaît comme la « synthèse disjonctive » d'une multiplicité de réalités ». Sa peinture, si elle n'est jamais narration, est, comme il le dit lui-même, peinture de souvenirs, de trames de souvenirs, « tentative de reconstitution à la manière d'un archéologue ». Nourrie d'images de cinéma, de télévision, de journaux, de lectures, de photographies, de morceaux de vie, de peintures, d'êtres, d'animaux et d'objets, de choses vues...

Il a décidé depuis quelques années, de « peindre avec un minimum de matière et d'affect afin d'échapper au pathos ». Dans cette nouvelle série, spécialement réalisée pour Pékin, la matière se fait encore plus maigre, les coulures, qui caractérisaient sa dernière période, ont presque disparu.

Un cheval monumental, un aloès, une chaise longue, un parasol, un cyprès, encore un arbre, quelques architectures de pierre, un bateau, des femmes, nues, en maillot, habillées, avec des lunettes de soleil et des tongs (ce n'est pas un dress-code asiatique de circonstance, ses femmes mettent toujours des tongs, ces chaussures échancrées...), un oiseau noir, des linges, tel est l'inventaire des motifs des huiles ou des gouaches.

Les grandes figures, comme suspendues dans leur mouvement, sont ancrées aux deux bords, haut et bas, du tableau. Le paysage les transperce, ou elles transpercent le paysage, la terre, l'eau, la montagne, le ciel, la lumière et les ombres... Les chevaux font de même et ainsi les plantes et les arbres. Tout se superpose et s'imbrique, sans échelle, montage ingresque, cinématographique, un peu irréel. Desgrandchamps fait état « d'une ironie dans ces métamorphoses de la représentation vers autre chose que ce qu'elle tendait à être. C'est cette action, cette corrosion de la forme à l'œuvre dans mes peintures que j'appelle le grotesque ».

Dans ce dernier ensemble, Xiao-Fan Ru raconte pour chaque tableau une histoire à partir de photographies, qu'il prend lui-même, ou de documents trouvés, en particulier dans la presse. Des personnages, des fleurs, des papillons, multicolores, semblent voler sur ses toiles. A première vue, ces roses, ces tulipes, ces lys,

ces champs fleuris, ces merveilleux insectes devraient être ceux d'un monde enchanté. Mais, si ses images semblent « très poétiques, s'il y a beaucoup de déclaration, en même temps, c'est très ambigu. Les fleurs sont en papier ou en tissu, tout est faux, c'est de l'artifice ». Les personnages sont des poupées, des bimbos de plastique, des avatars au visage en rubix-cube mondrianesque ou masque d'écran tv, en tête de rose (comme on dirait en tête de chou un peu surréalisante) ou de sac en plastique. D'autres jouets apparaissent, sans souci de proportions.

Grotesque, artifice,
lieu de rencontre.
Et puis,
« Dans la vie, il y a des cactus,
Sous leurs pieds, il y a des cactus,
Dans leur cœur, il y a des cactus... »

Dans les toiles de Xiao-Fan, tout est littéralement débordant, débordé par quantité de sacs plastiques emplis de fleurs au point de produire une sensation d'étouffement. De ces sacs ordinaires qui servent à porter les courses, les provisions ; « on y met tout ce qu'on achète et tout ce qui se vend, mais aussi tout ce qui se jette, ces choses que l'on supprime. C'est très contradictoire, car en général, les fleurs sont soigneusement emballées chez le fleuriste ». Reprenant sa réflexion sur la société de consommation, (ses ballons irisés, en transparence, ont éclaté, sont devenus des sacs, ouverts et emplis), il l'élargit, parlant d'une « méditation sur la destinée, la fragilité des êtres, le temps qui passe » et rejoint Desgrandchamps qui tente « de saisir ce qui s'enfuit ».

Comme l'écrit Patrick Modiano (écrivain qu'affectionne particulièrement Desgrandchamps) « la rêverie est atemporelle » ; leurs tableaux pourraient être comme les titres de ses romans : *Vestiaire de l'enfance*, *Ronde de nuit*, *Un pedigree*, *Fleurs de ruine...* ou comme ceux de Proust, à la *Recherche du temps perdu*, (que j'avais trouvé dans une version chinoise sur le chevet de Xiao-Fan) : lambeaux de passé, de présent et d'à venir... Vanités, chez

Xiao-Fan (dans ce qui pourrait être un autoportrait, une fleur perd ses pétales ; là où les roses sont symboles de l'amour, le papillon de l'âme qui s'envole, les tulipes le sont des vanités modernes ; les fleurs artificielles évoquent aussi la mort), ou chez Desgrandchamps : « Le sens s'écoule littéralement dans une forme picturale très diluée, les représentations se mêlant dans une coalescence entre ordre et chaos, le tout vu en transparence ».

Un sentiment d'irréel se dégage, du fait de la superposition ou de la prolifération des motifs (Desgrandchamps : « La fluidité, le délitement, l'indétermination partielle des figures peut provoquer un glissement vers des doubles ou des triples images »), mais aussi de l'emploi des couleurs. Artificielles, acidulées, vives chez Xiao-Fan, elles pourraient donner lieu à un décodage : rose pour l'amour, blanche pour la pureté, rouge pour la passion, etc. Mais ces significations, courantes dans la peinture hollandaise du XVIIe sont tout occidentales : « En Chine, on a des fleurs dans la tradition, mais on n'en utilise que quelques sortes, surtout en poésie où les fleurs caractérisent les caractères humains ».

Chez Desgrandchamps, les tonalités assourdies répondent comme en écho à Modiano: « Le temps a enveloppé toutes ces choses d'une buée aux couleurs changeantes : tantôt vert pâle, tantôt bleu légèrement rosé. Une buée ? Non, un voile impossible à déchirer qui étouffe les bruits... » (*Villa Triste*).

Quant aux motifs. Le cheval est souvent présent dans les tableaux de Marc Desgrandchamps, (il dit aimer les chevaux), depuis le grand diptyque totémique qui appartient aux collections du Musée national d'art moderne de Paris, le polyptique du Musée d'art moderne de la ville jusqu'à l'alezan montré à Pékin.

Le cheval appartient à l'histoire de la peinture, en particulier de la peinture d'histoire, d'Ucello à Piero della Francesca, de David à Géricault, ou au *Guernica* de Picasso. Il est aussi chez Picasso, autoportrait en puissance, pégase, centaure ou cheval de Troie. Encore que ceux de l'artiste ne soient pas montés la plupart du temps, on pourrait y voir une correspondance, du moins un signe,

un dialogue avec l'histoire de l'art ; il avoue son intérêt – entre autres – pour la peinture d'histoire. Il trouvera certainement en Chine d'autres amateurs ; le cheval est présent dans l'histoire artistique du pays depuis les premières grandes dynasties, des statuettes funéraires des Han (*minggi*) aux statuettes Tang célébrées en poésie: «Ossature souple aux angles tranchants/ Oreilles dressées pareilles à des bambous taillés/ Jambes légères que soulève le vent/ Là où vous allez rien ne saurait vous arrêter./ Je puis te confier ma vie comme ma mort/ Fier coursier. Nos rêves partagés/ Sur mille lieues fendre l'espace ouvert.»

Xiao-Fan n'a jamais, à ma connaissance, peint de chevaux. On connaît ses peintures de fleurs biomorphiques, ouvertement sexuées, qui ont été notamment montrées au musée d'art contemporain de Shanghaï dans le cadre de *L'année de la France en Chine* en 2005 (Desgrandchamps participait alors à l'exposition *Singuliers* au musée des beaux-arts - Guandong Museum - de Canton avec neuf autres artistes français). Il livre ici de ses *Cent fleurs (Baihua)*, une autre version, onze grandes sculptures en laque de Chine colorée posées, en installation, sur des socles de différentes hauteurs. Avec ses fleurs, peintes ou sculptées, il se réfère lui aussi à la tradition, à son histoire, la Chine ayant également pour nom *Hua*, ou *Zhonghua* (la fleur ou le pays des fleurs). La peinture des fleurs est un art de lettrés dont on retrouve les traces depuis l'époque Han et nombreux sont les poèmes ou traités qui leur sont consacrés jusqu'au célèbre *Guide de peinture du jardin de la Graine de Moutarde* (1679-1701). Elle évoque depuis toujours de manière codée la sexualité (fleur de prunier et bambou dans le ying et le yang). Dans l'ouvrage de l'époque Ming consacré aux *Cents beautés de Nankin* (ville de naissance de Xiao-Fan), répondaient cent fleurs différentes...

Pascale Le Thorel

Note : Jacques Dutronc est un chanteur-compositeur, populaire en France des années soixante jusqu'à aujourd'hui. Il est connu pour ses chansons ironiques et percutantes sur des musiques inspirées

de la pop anglaise. Ses textes, comme celui *des Cactus*, ont souvent été écrits par l'écrivain Jacques Lanzmann.